

L'aventure est-elle possible ?

De la protogénétique dans la littérature française au tournant du siècle

Is adventure possible?

Proto-genetics in French literature at the turn of the century

Jean-François Chassay

Volume 44, numéro 1, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018463ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018463ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chassay, J.-F. (2013). L'aventure est-elle possible ? De la protogénétique dans la littérature française au tournant du siècle. *Études littéraires*, 44(1), 27–39.
<https://doi.org/10.7202/1018463ar>

Résumé de l'article

Cet article examine comment la littérature française récupère le propos médical et hygiéniste (eugénisme, dégénérescence) au tournant des XIX^e et XX^e siècles pour le transformer en une véritable aventure de la dégénérescence autour de figures singulières. À partir de la *novella* « Les gestes » de Paul Bourget et du roman *Tribulat Bonhomet* de Villiers de L'Isle-Adam, il s'agit de montrer, sur le mode psychologique et tragique ou sur le mode burlesque, comment le discours sur l'hérédité et les réflexions biologiques permettent de projeter, sur le plan imaginaire, l'aventure du vivant.



L'aventure est-elle possible ? De la protogénétique dans la littérature française au tournant du siècle

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

*Les alcooliques sèment à pleine vésicule les enfants du samedi,
de la Noël et du 14 juillet, dégénérés redoutables, graines d'infirmes,
de phtisiques, de bandits, d'anarchistes et de religieux¹.*

En 1883, le célèbre statisticien anglais Francis Galton propose une définition du terme « eugénisme » :

Science de l'amélioration de la race, qui ne se borne nullement aux questions d'unions judicieuses, mais qui, particulièrement dans le cas de l'homme, s'occupe de toutes les influences susceptibles de donner aux races les mieux douées un plus grand nombre de chances de prévaloir sur les races moins bonnes².

L'eugénisme s'impose comme un phénomène de résistance : il faut éviter les mélanges qui appauvriraient le sang des êtres supérieurs. L'esprit de la chose, cependant, remonte à plusieurs décennies. Depuis les réflexions sur la supériorité de la « race blanche » chez Joseph Gobineau dès 1855, le discours sur la dégénérescence est une constante. La découverte des thèses de Mendel en 1900, plus de trente ans après leur publication, ne suffit pas à remettre en question le déterminisme sévissant chez nombre de médecins, hygiénistes, biologistes, qui croient nécessaire une épuration pour « sauver la race ». Il se passe en réalité, dans les dernières décennies du siècle, deux séries de phénomènes simultanés à propos desquels il faudrait être naïf pour croire qu'une frontière étanche les sépare. D'une part, des enjeux d'ordre politique :

1 Charles Binet-Sanglé (médecin et psychologue), *Le Haras humain*, Paris, Albin Michel, 1918, p. 30.

2 *Inquiries into Human Faculty and its Development*, London, Macmillan and Co, 1883, cité et traduit par Catherine Bachelard-Jobard, *L'eugénisme, la science et le droit*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 32.

colonialisme, impérialisme, racisme spectaculaire – mis en spectacle, comme dans le cas des zoos humains ; d'autre part, des enjeux d'ordre scientifique alors que se développent de nouvelles disciplines et que d'autres se surspécialisent. Dans l'esprit des travaux de Comte, les sciences se veulent de plus en plus positivistes, objectives et la Vérité est un concept qui ne pose pas de problèmes. Pourtant, les effets idéologiques des enjeux politiques viennent sans cesse interférer dans les sciences – surtout les sciences du vivant – de manière d'autant plus dangereuse qu'ils apparaissent comme leur angle mort. Anthropologie, ethnologie, psychologie sont pensées du point de vue d'une grande bourgeoisie blanche qui ne remet pas en question sa supériorité culturelle. Au XIX^e siècle, on voyage, on explore, on découvre, mais d'une certaine manière, comme pour les sciences du vivant, la prédétermination s'impose. L'aventure provoque bien un certain exotisme, mais il ne s'agit pas d'un choc, d'une remise en question ontologique. C'est d'un point de vue supérieur qu'on découvre et intègre les races inférieures dans une hiérarchie où la figure dominante reste le blanc caucasien de la classe bourgeoise, ce que personne ne remet en question en Occident. Alors que l'aventure pourrait (devrait ?) être un élan vers l'inconnu, l'inattendu, offrant d'immenses possibilités, elle apparaît plutôt comme un exotisme – s'approcher des peuplades indigènes aussi bien que des classes populaires – confortant la classe dominante dans ses idées reçues.

Dans un tel contexte, l'aventure comme possibilité peut-elle faire sens ? Peut-on sérieusement *envisager* l'aventure ? Ou alors, justement, face à ce déterminisme, une imagination débordante reste-t-elle la seule façon de répondre à son siècle ? L'aventure serait une façon d'y échapper. Reste à voir si c'est possible. Et surtout, dans la perspective où la science impose sa vision des choses : comment.

Cet article examine deux fictions qui récupèrent le propos médical et hygiéniste au tournant des XIX^e et XX^e siècles pour le transformer en une véritable aventure de la dégénérescence, soit en collant à ce discours, soit en s'en servant pour mieux le détourner. J'analyserai une *novella* de Paul Bourget puis plus longuement l'étrange livre de Villiers de L'Isle-Adam, *Tribulat Bonhomet*.

Les Faux-monnayeurs de Gide, publié en 1925, se déroule à la fin du XIX^e siècle. La métaphore du bétail est limpide dans les propos d'un personnage :

Que l'homme ait tant fait pour obtenir des races superbes de chevaux, de bétail, de volailles, de céréales, de fleurs, et que lui-même, pour lui-même, en soit encore à chercher dans la médecine un soulagement à ses misères, dans la charité un palliatif, dans la religion une consolation, et dans les ivresses l'oubli. C'est l'amélioration de la race, à laquelle il faut travailler. Mais toute sélection implique la suppression des malvenus, et c'est à quoi notre chrétienne de société ne saurait se résoudre. Elle ne sait même pas prendre sur elle de châtrer les dégénérés ; et ce sont les plus prolifiques. Ce qu'il faudrait, ce ne sont pas des hôpitaux, c'est des haras³.

Ces lignes synthétisent un discours tenu par une partie de l'élite au tournant du siècle. Comparons ce texte avec un extrait de *La Sélection humaine* du médecin Charles Richet, écrit en 1912 :

De même que l'homme a pu perfectionner des espèces animales, de même il pourra, s'il veut s'en donner la peine, perfectionner sa propre espèce. [...] Lorsqu'il s'agira de la race jaune, et, à plus forte raison, de la race noire, pour conserver, et surtout pour augmenter notre puissance mentale, il faudra pratiquer non plus la sélection individuelle, comme avec nos frères les Blancs, mais la sélection spécifique, en écartant tout mélange avec les races inférieures. [...] Après l'élimination des races inférieures, le premier pas dans la voie de la sélection, c'est l'élimination des anormaux. [...] La sélection ne sera efficace que si elle est sévère, et la sévérité, c'est l'élimination des mauvais. Or les mauvais ne vont pas disparaître de leur plein gré : il faudra donc une autorité pour les éliminer de la société humaine⁴.

Charles Richet remporte en 1913 le prix Nobel de physiologie pour ses recherches sur l'anaphylaxie. Médecin réputé, membre de l'Académie de médecine, c'est « loin d'être un marginal : c'est un mondain, qui fréquente le salon de la comtesse de Noailles et écrit pour Sarah Bernhardt⁵ ». Le discours de Richet a une influence importante, à cause de la réputation de son auteur, et paraît révélateur de propos nombreux tenus au tournant du siècle.

Le XIX^e siècle ne connaissait pas la génétique. On émettait des hypothèses sur l'hérédité qui paraissent aujourd'hui aberrantes. Pour Galton, les classes sociales possèdent des qualités propres, transmises de manière héréditaire. Les différences de classe s'expliquent biologiquement. On peut parler d'une forme inédite de racisme :

Tout l'effort de l'eugénisme sera alors de référer ces distinctions socialement visibles à leurs motivations biologiques héréditaires, invisibles mais tenues pour bien réelles. [...] Aussi est-ce un racisme « savant », qui détecte l'imperceptible. Il faut voir les différences biologiques cachées, au lieu de surestimer la portée des distinctions biologiques apparentes⁶.

Les concepts de dégénérescence, de race et d'hérédité fondent le discours eugéniste. Et depuis des décennies, on cherche à contrecarrer la dégénérescence en cours. En 1857 paraît le *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés maladives* du Dr Augustin Morel. Le livre de 700 pages fait le point sur la question. Ce concept vient donc du discours médical, mais en déborde au long du siècle.

« Dégénérescence », ce mot de spécialiste sorti du champ clos de la médecine pour tomber, à la fin du XIX^e siècle, dans le domaine public, a, par rapport à « décadence », ce petit *plus* de docte et de sérieux que lui confère (sic) son

4 Cité par Catherine Bachelard-Jobard, *L'eugénisme, la science et le droit*, op. cit. p. 45.

5 Anne Carol, *Histoire de l'eugénisme en France*, Paris, Éditions du Seuil (L'univers historique), 1995, p. 169.

6 Jean-Paul Thomas, *L'eugénisme*, Paris, Presses universitaires de France (Que sais-je ?), 1995, p. 47.

aura scientifique et ses deux syllabes supplémentaires. Aussi l'emploiera-t-on abondamment, et à tout propos⁷.

Au livre de Morel répond, en 1894, la *Dégénérescence* de Max Nordau. Le mot fait toujours recette. Publié en allemand en 1892, le livre traduit en deux tomes compte plus de 1000 pages. La célérité avec laquelle on l'a traduit laisse croire à un engouement pour le sujet.

Nordau indique dès le départ l'orientation qui sera la sienne. Pour résumer : « tenter de fonder une sociologie de l'art sur une médicalisation des normes esthétiques⁸ ». Pour lui,

[l]es dégénérés ne sont pas toujours des criminels, des prostitués, des anarchistes ou des fous déclarés ; ils sont maintes fois des écrivains et des artistes. Mais ces derniers présentent les mêmes traits intellectuels [...] que les membres de la même famille anthropologique qui satisfont leurs instincts malsains avec le surin de l'assassin ou la cartouche du dynamiteur, au lieu de la satisfaire avec la plume ou le pinceau⁹.

Son objectif : proposer une critique scientifique qui juge les œuvres d'après les éléments psychophysiologiques qui leur ont donné naissance.

La longue dédicace rend hommage au criminologue italien Cesare Lombroso, auteur de *L'homme de génie*, paru en 1877, traduit en 1889 et préfacé par un Charles Richet enthousiaste. Eugéniste, Lombroso fait du génie une maladie héréditaire dérivée de l'épilepsie. Lui-même s'inspire des travaux du psychiatre Jacques-Joseph Moreau, auteur du traité *Du hachisch et de l'aliénation mentale* en 1845 portant sur les liens entre talent artistique et maladie mentale. Il récidive en 1859 en publiant *La Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire ou de l'influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel*. Son fils Paul, également psychiatre, suivra ses pas. Bien d'autres noms pourraient s'ajouter à cette liste. Comme pour l'ensemble des recherches sur l'hérédité à l'époque, c'est en fonction d'une norme bourgeoise que la science affirme ses positions.

En réalité, la crise du signe, plus largement la crise de la représentation qui caractérise les doctrines esthétiques de la deuxième moitié du siècle est donc interprétée non seulement comme un symptôme évident de la dégénérescence de l'art et de l'organisme même des artistes, mais encore comme une mise en cause des valeurs à partir desquelles [...] une société affirme légitimement son organicité¹⁰.

Il résulte de ce tableau rapidement brossé un processus de mise à l'écart et de normalisation qui, dans la fiction, parfois appuie le discours médical, parfois le détourne. D'autant plus que, selon la force du délire de certains penseurs et chercheurs, le spectre du dégénéré varie à l'infini pour inclure, dans les cas les

7 Anne Carol, *Histoire de l'eugénisme en France*, op. cit., p. 87.

8 Jean-Louis Cabanès, « Nordau lecteur de Lombroso : une filiation encombrante », *Publif@rum* [en ligne], n° 1, 2005, [<http://www.farum.it/publifarumv/n/01/pdf/Cabanès.pdf>].

9 Max Nordau, *Dégénérescence*, Paris, Alcan, 1894, t. 1, p. V-VI.

10 Jean-Louis Cabanès, « Nordau lecteur de Lombroso : une filiation encombrante », art. cit.

plus spectaculaires, parmi les tares à stigmatiser et les procréateurs à rejeter, les diabétiques et les gros mangeurs inactifs, les trop grands et les trop petits, les souffreteux et les onanistes, les paresseux et les épileptiques. Née du côté de la médecine, la dégénérescence intéresse les biologistes, les démographes, les sociologues, les idéologues et selon les points de vue, tout ce qui se signale comme une déviance peut devenir signe de dégénérescence. Autant de possibilités qui s'ouvrent à l'imagination des écrivains. Mais peut-on plonger dans l'aventure quand la science semble affirmer, objectivement, que tout est déjà prévu ?

Ce déterminisme ostensible, on le retrouve dans de nombreux textes qui situent leur action dans le monde ouvrier. Pensons à *Charlot s'amuse* de Paul Bonnetain ou aux *Sœurs Vatard* de Huysmans où le mépris à l'égard du prolétariat repose sur une hérédité implacable. Mais le phénomène se manifeste dans des textes mettant en scène d'autres classes sociales.

Dans « Les Gestes¹¹ », Paul Bourget veut montrer qu'on n'échappe pas à une mauvaise hérédité. Le texte se décline en trois temps. Le lecteur a d'abord droit au dépit de madame Izelin face à sa fille Marthe : tout indique qu'elle possède les traits héréditaires détestables de son père. Or, le jeune Lucien Salvan, fils d'un médecin spécialiste des maladies nerveuses (il n'a pas hérité du regard clinique du paternel), s'est entiché de cette fille qui possède comme son géniteur l'art de la simulation, « cet affreux défaut, cette absence de vérité, cet éternel cabotinage ». (168) Ne pouvant supporter que ce pauvre garçon revive le calvaire qu'elle a vécu avec son mari maintenant décédé, madame Izelin éloigne sa fille du jeune homme en l'entraînant dans un long voyage en Italie. Le garçon les rattrape à Naples, ne pouvant souffrir l'absence de Marthe. Madame Izelin écrit à une amie pour lui expliquer la situation et rappeler les défauts de sa fille dans une lettre ressemblant à un monologue adressé à un analyste.

Dans la deuxième partie, Lucien croise mère et fille, comme par hasard, à Pompéi. Convaincue de l'amour de Lucien, madame Izelin lui donne rendez-vous pour lui parler. Dans cette dernière partie, elle explique que le mariage qu'il envisage est une mauvaise idée. Pour le convaincre, elle le cache derrière un rideau et fait venir Marthe dans sa chambre. En entendant la conversation, il comprend « ce qu'il y avait en elle de si volontaire et de si factice », « il sentait tout d'un coup cette jolie voix *parler faux*, et cela lui faisait mal ». (225) Dépité, il comprend l'hypocrisie de Marthe, remercie madame Izelin d'avoir dévoilé le mauvais fond de sa fille et s'enfuit. Il l'a échappé belle.

La lecture psychanalytique est aisée : cette femme voit dans sa fille les défauts troublants de son mari et dans un gendre potentiel qu'elle aime comme un fils les qualités de « victime » qui ont été les siennes. Son amour pour le garçon déborde de l'esprit maternel et, dans les ruines de Pompéi, Marthe a beau jeu de dire à Lucien

11 Paul Bourget, *Monique ; Les gestes ; Reconnaissance. Trois récits de guerre*, Paris, Plon-Nourrit, 1901. Les citations renvoient à cette édition.

que sa mère est jalouse de ses succès. La lecture biologique se révèle toutefois plus intéressante. On croit d'abord que le regard que porte madame Izelin sur sa fille est pure projection, obsession paranoïaque liée au mari hypocrite qui l'a tant fait souffrir : « Tout à l'heure, elle avait l'air de s'intéresser à ma santé. Si quelqu'un l'avait vue [...] me demander, avec ces yeux, avec cette voix : "Qu'as-tu, maman ?", il aurait cru qu'elle était inquiète, qu'elle m'aimait... » (167). Simple inversion de l'amour d'une mère qui, d'ordinaire, ne peut voir les défauts de sa fille et ici ne verrait qu'eux ? Pourtant, tout lui donne raison. « Cette mère qu'elle affectait tant d'aimer » (169) voit clair dans son jeu. Son impression sera corroborée par Lucien qui n'en revient pas de son hypocrisie. À l'expression « bon sang ne saurait mentir » correspond ici l'expression « mauvais sang ne saurait mentir ». C'est bien de sang dont il s'agit, d'une transmission directe du père à la fille. Le narrateur ne laisse pas de doute au lecteur : « Par quelle magique puissance de double vue la jeune simulatrice avait-elle compris ce que le jeune homme attendait d'elle et quel personnage il lui fallait adopter pour achever de l'ensorceler ? » (201-202) Les formules de ce type sont nombreuses à propos d'une jeune fille dont le visage est « libre de toute comédie [quand] elle ne se savait pas observée ». (196)

Le mot « dégénérescence » n'apparaît pas, mais le triste mari est présenté, dans la lettre écrite par madame Izelin, comme le modèle d'une « affreuse dégradation ». (175) D'un point de vue scientifique, Galton affirme que les classes sociales possèdent des qualités propres transmises de manière héréditaire. Imposer des « croisements » conduit aux pires catastrophes. À travers la position subjective d'une femme dévastée, Bourget arrive aux mêmes conclusions :

J'ai trop éprouvé, par l'exemple de son père, combien était sage la vieille coutume qui voulait que l'on se mariât dans son milieu, avec une égalité absolue de fortune et d'origine. Si M. Izelin n'avait pas été le fils d'une femme noble qui s'était crue déclassée par son union [...], aurait-il eu ce déséquilibre qu'a augmenté son mariage avec moi, lui, le demi-artiste, tout voisin de l'aristocratie ; moi, la fille du commerçant, si voisine du peuple ? »(179)

Poser la question, c'est y répondre. L'erreur aura été de ne pas respecter sa classe. Le père en a souffert et la maladie qui en découle se transmet dans sa descendance. Le texte de Bourget n'a pas la violence de ceux publiés par certains auteurs qui s'attaquent au dogme de la dégénérescence. Pourtant, « Les Gestes » expose deux notions fortes liées à l'eugénisme fin-de-siècle : « l'implacabilité et le pessimisme. Un glissement s'opère ; l'hérédité n'est pas susceptible de transmettre tel ou tel caractère [...] : elle le fait systématiquement¹² ».

Bourget fait preuve de commisération envers sa protagoniste, parce qu'elle souffre. « C'est par horreur de cet étalage mensonger [de mon mari] que j'ai pris cette habitude de réserve que vous m'avez tant reprochée, cette difficulté à me raconter, cette aversion pour toute émotion montrée » (174), écrit-elle à sa correspondante. Les preuves des immenses défauts de sa fille restent assez minces, mais croyons une *mater dolorosa* qui a appris de ses erreurs et à qui on ne la fera plus. Plongée

dans les discours propres à la classe bourgeoise qui est la sienne, madame Izelin se projette dans l'aventure potentielle de son possible gendre, imaginant à sa place les affres de sa vie future. Ce faisant, son imagination ne va pas très loin, puisqu'elle calque platement le discours médical de son époque, étalant sa propre aliénation. Cette possibilité ne repose pas sur une hypothèse (qui serait davantage scientifique) mais sur une Vérité (qui a tout d'une croyance).

La dégénérescence de l'esprit est aussi produite par des phénomènes sociaux. « Les médecins [...] passent aisément du diagnostic pathologique à l'analyse sociologique ; stigmates individuels et stigmates collectifs sont indissociables : c'est la fréquence des premiers qui alimente les seconds¹³. » Est-ce en pensant à ces médecins pétris de certitudes que Villiers de L'Isle-Adam écrit *Tribulat Bonhomet*¹⁴ ? Supposons-le. Centré sur le personnage éponyme, le livre s'ouvre sur trois courts textes qui « indiquent, à grands traits, l'intime de son individu », selon un « Avis au lecteur ». Ensuite le personnage prend la parole dans *Claire Lenoir*, un roman fantastique.

Le médecin Tribulat Bonhomet est rationaliste et ancré dans le positivisme. Les nouvelles qui ouvrent le livre présentent trois facettes du personnage. « À force de compulser des tomes d'Histoire naturelle, notre illustre ami, le docteur Tribulat Bonhomet avait fini par apprendre que “le cygne chante bien avant de mourir” » (3) lit-on au début du « Tueur de cygnes ». Le « docteur » ne se contente pas de pratiquer, c'est un chercheur. Défenseur du positivisme, il le présente d'une manière ampoulée : « Les mystères de la science positive ont eu, depuis l'heure sacrée où je vins au monde, le privilège d'envahir les facultés d'attention dont je suis capable, souvent même à l'exclusion de toute préoccupation humaine. » (50)

Le chant du cygne l'apaise quand les déceptions de la vie lui donnent l'impression qu'autour de lui n'existe que le bruit, « du “Wagner” ». (3) Quand on sait l'admiration, d'une part, que Baudelaire vouait à Wagner et, d'autre part, l'admiration de Villiers pour l'auteur des *Fleurs du mal*, prince des modernes, ce rejet du compositeur par Bonhomet situe le personnage d'entrée de jeu du côté des ignares.

Ce premier texte donne surtout des indications de l'aspect dément du personnage qui, à la fin d'une nuit passée à écouter les cygnes, en tue quelques-uns pour entendre leur chant d'agonie. Il les écoute en murmurant « Qu'il est doux d'encourager les artistes ! » (9). « Le rationnel docteur », « ce preux moderne » (10), assassin d'artistes, donne la nette impression de s'opposer à la Modernité défendue par les poètes de la génération de Villiers – il lui tord le cou.

Dans « Motion du D^r Tribulat Bonhomet touchant l'utilisation des tremblements de terre », le médecin s'insurge, à la suite d'un séisme en Italie ayant fait de nombreuses victimes, contre le fait que certains se servent de tels phénomènes pour plonger le siècle finissant dans l'obscurantisme. Les artistes se situent à l'épicentre de ce mouvement réactionnaire :

13 *Ibid.*, p. 95.

14 Auguste de Villiers de L'Isle-Adam, *Tribulat Bonhomet*, Paris, Tresse & Stock, 1887. Les citations viennent de cette édition.

Le plus révoltant de l'aventure est que maints gens, tolérés, dans nos grands centres, on ne sait trop à quel titre – (à celui d'« artistes » je crois ?) – ont l'air, pour gouailler le Progrès, de s'autoriser de ces calamiteuses fumisteries de notre étoile, prétextant que ces aveugles oscillations des couches terraquées de l'Italie démontrent l'ingérence, en nos affaires, de Puissances secrètes, espiegles et nuisibles. (19)

Face à ces « Puissances secrètes » défendues par « ces vils aligneurs de mots » (20), le Progrès doit agir. En l'occurrence, renvoyer les artistes qui croient au pouvoir des forces mystérieuses de la nature vers la nature. Il s'agirait de les réunir dans un lieu où les risques d'une catastrophe naturelle sont grands, pour qu'ils disparaissent. La géologie au service de la disparition de ceux qui critiquent le Progrès.

Après les artistes, « Le Banquet des éventualistes » offre une hypothèse pour se débarrasser d'une autre engeance, le prolétariat. Lors de ce banquet présidé par Bonhomet, « d'urgentes questions bio-sociologiques » (28) furent débattues et sans surprise surgit, au détour d'une phrase, le nom d'Herbert Spencer, maître du darwinisme social. On ne s'étonne pas que son nom soit suivi de déclarations de peur des bourgeois présents contre la violence potentielle provoquée par « l'irritation des nécessiteux » (29), « ce [...] Prolétariat sur les plaies duquel nous ne pouvons, hélas !, que gémir ». (35-36) Devant les craintes de ses commensaux, Bonhomet réagit avec calme. Il suffit de laisser le pauvre dans une misère qui le pousse à boire. L'alcool bu sans retenue réduit sa nuit de sommeil, donc sa force morale et physique. Exit, alors, la violence :

[P]our une capitale, en quinze ans, une fluctuation des plus inoffensives d'environ trois cent mille chassieux, plus ou moins ataxiques, à cervelles vidées, aux cœurs avachis, – et dont la plupart céderaient, pour une absinthe, le revolver ou l'explosif octroyé, – comme un Chinois sa femme pour une pipe d'opium. (34)

Voilà qui rassure les bourgeois.

Le « bon docteur » cristallise le discours des positivistes eugénistes, jusqu'à la caricature : sans cœur sinon sadique (les cygnes massacrés), promouvant le rejet des anormaux et des asociaux, jusqu'à leur destruction pour le bien de la société (les artistes symbolisent cette dégénérescence), stigmatisant un prolétariat méprisé, dont on a peur et qu'on veut avilir davantage pour lui enlever toute velléité de violence. Preuve qu'il a de la suite dans les idées, Bonhomet explicite sa conception scientifique du laissé-pour-compte : « Le Peuple ?... certes, personne ne le chérit plus que moi ; mais de même que ma fonction est de le plaindre, la sienne est de souffrir. » (161) Nous n'y pouvons rien. Après tout, « [l]a science, la véritable Science, est inaccessible à la pitié : où en serions-nous sans cela ? » (61) À cela s'ajoute une touche de racisme, le prolétaire délinquant rappelant les sentiments d'un Chinois pour sa femme (en racontant dans *Claire Lenoir* les péripéties de ses voyages, il comparera les Africains à des singes). Le profil de Bonhomet est cerné. Il peut maintenant prendre la parole pour raconter l'étrange histoire de Claire Lenoir.

Dépréciée au XIX^e siècle, l'œuvre de Buffon apparaissait à maints positivistes comme trop littéraire, un adjectif honni. Bonhomet se situe dans le droit fil de ces

scientifiques pour qui la valeur d'un texte tient à sa transparence et à sa clarté. Ainsi du cas qu'il présente :

Maintenant, [...] ce ne sont pas des lauriers purement "littéraires" que je brigue. En vérité, s'il est un objectif, un non-moi, que je méprise au-delà même des expressions licites à la langue d'un mortel élégant, je puis dire que ce sont les "Belles-Lettres" et leurs suppôts ! »(44)

L'ironie tient à ce que, d'une part, Bonhomet ne cesse d'user d'un style fleuri ; d'autre part, son rapport à la science, qu'il l'accepte ou non, le place davantage du côté du voyant rimbaldien que de la froide objectivité : « La réalité devient alors visionnaire – et je sens que, le microscope à la main, j'entre de plain-pied dans le domaine des Rêves !... » (52) Tel est pris qui croyait prendre. D'une certaine manière, Bonhomet va subir dans sa vie ce formidable oxymore que révèle le mot « science-fiction ». Entre le rêve et la réalité, la fiction et la science, s'engouffrent des possibilités qu'il ne peut concevoir parce qu'elles contredisent l'idée qu'il se fait du monde. La pensée n'est qu'un corridor étroit. Lui qui croit en une science positiviste, coupée des contingences du réel, s'expliquant rationnellement et objectivement, il va être plongé dans une aventure qui n'a rien de prévisible. Une aventure dans laquelle il sera emporté et qui le détruira, parce qu'il lui manque l'imagination pour supporter les « possibles » que le réel peut offrir. Pour Tribulat Bonhomet, il n'y a pas de sentiers qui bifurquent, pour paraphraser Borges, et il n'y a qu'une manière de penser. La dimension fantastique de « l'affaire Claire Lenoir » exacerbe l'idée que pour un scientifique comme Bonhomet, l'aventure comme possibilité s'impose *malgré lui*.

Tribulat Bonhomet, comme Galton, est voyageur et explorateur. Sur un bateau en route vers la Bretagne, il rencontre le lieutenant Henry Clifton qui lui avoue son amour pour une femme, hélas mariée, atteinte d'une maladie qui lui fait perdre peu à peu la vue. Bonhomet reconnaît Claire Lenoir, qu'il a lui-même présentée à son meilleur ami, Césaire, trois ans plus tôt. En Bretagne, il se rend chez le couple. Une longue discussion philosophique entre les deux hommes, au cours de laquelle Claire intervient, n'a pas de suite : Césaire Lenoir meurt subitement d'une attaque d'apoplexie, apparemment à cause d'une erreur médicale stupide de Bonhomet. Celui-ci reprend ses voyages. Un an plus tard, par hasard, dans une auberge, il retrouve Claire : elle est à l'agonie. Alors que le médecin vient d'apprendre par une lettre que Clifton a été décapité par un sauvage lors d'une expédition en Océanie, Claire lui avoue avoir « péché » avec le jeune lieutenant. Elle croit que son mari l'a appris *après sa mort* et a décidé de se venger. Elle affirme l'avoir vu se dresser dans son cercueil pour la maudire. Quelque temps après la mort de Césaire, elle a fait un rêve au cours duquel ce dernier ressemble à un sauvage des îles et tranche la tête de Clifton. Dans son agonie, elle brise ses lunettes, crie qu'elle voit son mari s'approcher pour la tuer, puis meurt. Le médecin met ces dernières phrases sur le compte du délire. Soudain il se souvient d'un article lu selon lequel on a prouvé, scientifiquement, que la rétine des animaux enregistre la dernière image vue avant leur mort. Utilisant un ophtalmoscope, il scrute l'œil de Claire et voit, avec épouvante, un homme noir avec une tête sanglante dans les mains. Cet

homme possède le faciès de Césaire. Soudainement, les fondements de l'existence de Bonhomet s'écroulent :

Et la Science, la souriante vieille aux yeux clairs, à la logique un peu trop *désintéressée*, à la fraternelle embrassade, me ricanait à l'oreille qu'elle n'était, elle aussi, qu'un leurre de l'Inconnu qui nous guette et nous attend. (266)

C'est suffisant pour le rendre fou.

Comme le titre du roman le plus célèbre de Villiers, *L'Ève future*, Claire Lenoir propose un oxymore. En cette fin de siècle où les esprits positivistes croyaient naïvement que l'humanité connaîtrait bientôt tous les mystères de la nature, la clarté scientifique allait s'obscurcir. Les travaux de Mendel, la relativité d'Einstein et bientôt la physique quantique viendront complexifier le tableau.

Le titre de cette histoire apparaît comme une métaphore des tensions entre la science objective expliquant rationnellement le monde et des mystères qui échappent à notre compréhension, le débat entre Tribulat Bonhomet et Césaire Lenoir en offrant la démonstration philosophique. Il renvoie aussi au nom du personnage éponyme et à son identité complexe.

Claire Lenoir est un texte porté par une représentation (et une métaphore) du regard. Menacée de cécité, Claire voit jusqu'à sa mort. Elle passe le relais à Bonhomet *aveuglé* par ce qu'il découvre sur sa rétine, puisque ces images lui font perdre ses repères : « la Science, la souriante vieille *aux yeux clairs* », lui déclare qu'elle n'est qu'un leurre et qu'il ne pourra échapper à l'inconnu. À la manière d'Orphée, Bonhomet fait l'erreur de tourner son regard où il ne le fallait pas. Comme cela se produit « très souvent cette représentation de la vue s'accompagne de son contraire, soit de l'image d'un aveuglement¹⁵. » La clarté diaphane de la connaissance s'assombrit, ce dont les premiers mots du texte prévenaient le lecteur : « La chaîne des événements ténébreux que je vais prendre sur moi de retracer... » (41) Le positivisme était déjà en échec.

Ainsi, il y a l'œil, porteur du sens de la vue et qui a une réalité biologique, la vision tournée vers l'au-delà et la voyance rimbaldienne, voie vers l'imaginaire. Pour Bonhomet pourtant, le regard ne peut être que prosaïque, porté par la figure du Progrès, tourné vers un avenir meilleur. Cette critique du positivisme qui passe à travers le médecin, figure prétentieuse porteuse de la Vérité et incapable de douter, propose aussi une lecture de la dégénérescence, d'une décadence fin-de-siècle qui prend à revers l'espoir d'un monde en évolution. Dans ce texte où la misogynie affleure (comme toujours chez Villiers), Claire Lenoir en devient le symptôme.

Fille unique de négociants, cette belle jeune fille de 20 ans lorsque Bonhomet la rencontre possède deux tares. D'abord, cette faible vue qui la condamne, selon le verdict des médecins, à une cécité précoce. À une époque où le port des lunettes est rare, elle en a une paire « dont les énormes verres bleuâtres – ronds comme des écus de six livres, – cachaient presque ses sourcils et le haut de ses pommettes pâles ». (91) C'est dire que l'état de dégénérescence de sa vue ne manque pas d'être *visible*. Par ailleurs, Bonhomet la décrit ainsi : « l'os frontal était malheureusement

assez large, et [il] décelait une capacité cérébrale inutile et nuisible chez une femme ». (78) Cette capacité cérébrale masculine en fait un être anormal. Elle possède quelque chose de contre nature, signe de décadence. Ces tares physiques reflètent son état moral : elle finit par suivre *aveuglément* ses tendances naturellement mauvaises et trompe son mari. Le châtiment ne se fait pas attendre : « cette moribonde en deuil et en lunette » (!) est devenue un « spectre », « les ravages causés sur [son] visage » signalent que cette jeune femme est « comme brusquement vieillie ». (233) Bonhomet examine sa rétine en se souvenant de cet article de journal portant sur les yeux des animaux au moment de leur mort. Certes, nous sommes des mammifères. Mais l'article parle de moutons, de bœufs, d'agneau, d'animaux de boucherie. En tant que femme adultère, Claire Lenoir se trouve ravalée à ce niveau.

Le vernis de culture s'effrite rapidement, car cette culture bourgeoise cache des tares qui conduisent à la dépravation. Lors du débat philosophique, le médecin attend une réponse de Claire qui tarde à venir : « Je me sentais observé par ses pénétrantes et inquisitoriales prunelles – dont ses lunettes me dérobaient l'expression maudite. » (170-171) Pourquoi maudite ? Utilisation de l'adjectif péjoratif par frustration, parce qu'il ne peut voir ses yeux, « fenêtres de l'âme » ? Ou parce qu'il anticipe sur ce que son regard cache – et dont il aura confirmation un an plus tard – la duplicité de cette femme qui a trompé son mari ? Clifton lui a révélé peu de choses sur le pont du bateau, mais suffisamment pour qu'un esprit sagace devine. Ainsi, Claire, miroir opaque, cacherait dans son regard les images d'un mensonge dont les effets se révéleront sur sa rétine à sa mort.

Que cache un individu ? Trop de choses pour un esprit chez qui « la Science [suffit] pour éclaircir l'énigme du monde ». (172) Césaire Lenoir se tourne vers Bonhomet, « attachant sur [s]es yeux ses prunelles étincelantes » et l'exhorte à répondre à une question : « pourriez-vous me dire si *l'être extérieur, apparent, que vous nous offrez*, qui se manifeste à nos sens, est réellement *celui que vous savez être en vous* ? » (197) Cette question, il se la pose aussi. Bonhomet avait prévenu le lecteur. Malgré son amitié, il devait admettre que Césaire Lenoir

était un homme à systèmes sombres et à tempérament vindicatif. Il avait quelque chose d'égaré, de rudimentaire, dans les traits fondamentaux. Il prétendait, en riant sous son nez de Canaque, qu'il y avait en lui du *vampire velu*. Ses plaisanteries infatuées roulaient le plus souvent sur l'anthropophagie. (122-123)

Lenoir tombe dans cette sauvagerie, propre à l'anthropophage, par-delà la mort en assassinant Clifton : « Le *fantastique* indigène [...] disparaissait, dans l'étouffement, en agitant par les cheveux, en son poing levé tout droit, la tête sanglante qu'il avait l'air de montrer victorieusement aux étoiles. » (228)

La dimension fantastique de cette scène ne masque pas pour autant le nihilisme qui s'en dégage. Il faut peu pour que l'individu retourne dans le corps de la bête et la bourgeoisie n'a pas à donner de leçons à un prolétariat bestialisé. Les images apparaissant sur la rétine de Claire Lenoir indique qu'elle a régressé à l'état d'animal de boucherie, permet de découvrir la bestialité de son mari, ce qui rend fou le grand esprit positiviste qu'est Tribulat Bonhomet. *Happy end...*

Tribulat Bonhomet est un livre qui ne manque pas d'ironie. Bien que parcourant le monde, le médecin positiviste donne l'impression de faire des voyages sans grande signification. L'aventurier ne dit pas grand-chose de narrativement intéressant sur ses aventures. Son plus grand voyage, souvent laborieux, apparaît d'ordre intellectuel, comme le démontre l'interminable conversation philosophique qu'il entretient avec Césaire. Sa plus grande équipée, la plus téméraire, il la vivra par procuration. Ou plutôt, il la *verra* par procuration, à travers l'œil de Claire Lenoir. Aventure fantastique, vision débordant des limites de la compréhension de Bonhomet. Porté par l'oxymore contenu dans le nom de sa protagoniste, on pourrait dire que le livre entier repose sur une « tension oxymoronique » : une possibilité impossible, un événement indiscutable qui en même temps ne peut avoir eu lieu, parce que la science ne saurait l'admettre. Madame Izelin, dans le texte de Bourget, se retrouve apaisée parce qu'elle a suivi avec applications les normes que la science de son temps lui impose. Elle s'est projetée dans l'aventure potentielle d'un homme qui risquait une vie cauchemardesque. À sa fille, elle préfère les préceptes de la science sur l'hérédité, qu'elle accepte les yeux fermés. C'est au contraire en *ouvrant les yeux* – doublement : les siens et ceux du cadavre de Claire Lenoir – que Tribulat Bonhomet devient fou. Il voit se dérouler une narration en images que la science de son temps n'admet pas. Aventure fantastique, certes, sans ancrage dans le réel. Métaphoriquement pourtant, Villiers voit juste. Obtus, engoncés dans leurs certitudes, une foule de médecins et de biologistes, d'hygiénistes n'imaginaient pas le développement de leur science en dehors d'étroits schémas idéologiques. La scène que voit Tribulat Bonhomet lorsqu'il se projette dans les images produites par Claire Lenoir ne répond pas à sa logique scientifique. Mais peut-on imaginer ce que Richet penserait s'il pouvait se projeter dans les images d'aujourd'hui et qu'il voyait des Noirs avoir une parfaite égalité de droits avec ses « frères les Blancs » ? Il pourrait devenir fou lui aussi.

Si le texte de Bourget se contente de reproduire, à travers une histoire d'amour conventionnelle, les idéologies produites par la bourgeoisie de son temps à travers la parole scientifique, Villiers de L'Isle-Adam montre comment la fiction peut déplacer des enjeux scientifiques, les critiquer et en montrer les apories. Dans les deux cas, cela se fait dans la projection d'une aventure possible. Dans le premier, une femme se convainc de ce qu'elle ne peut voir, mais imagine avec certitude ; dans le second, un homme refuse de croire ce qu'il voit et son manque d'imagination, par obstination positiviste, le rend fou. Mais Mendel saura bientôt se faire entendre à travers ses textes. L'aventure n'a pas dit son dernier mot.

Références

- BACHELARD-JOBARD, Catherine, *L'eugénisme, la science et le droit*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.
- BINET-SANGLÉ, Charles, *Le Haras humain*, Paris, Albin Michel, 1918.
- BOURGET, Paul, *Monique ; Les gestes ; Reconnaissance. Trois récits de guerre*, Paris, Plon-Nourrit, 1901.
- CABANÈS, Jean-Louis, « Nordau lecteur de Lombroso : une filiation encombrante », *Publif@rum* [en ligne], n° 1, 2005, [<http://www.farum.it/publifarumv/n/01/pdf/Cabanes.pdf>].
- CAROL, Anne, *Histoire de l'eugénisme en France*, Paris, Éditions du Seuil (L'univers historique), 1995.
- GIDE, André, *Les Faux-monnayeurs*, Paris, Gallimard (Folio), 1972.
- NORDAU, Max, *Dégénérescence*, Paris, Alcan, 1894.
- OUELLET, Pierre, *Voir et Savoir*, Candiac, Éditions Balzac, 1992.
- THOMAS, Jean-Paul, *L'eugénisme*, Paris, Presses universitaires de France (Que sais-je ?), 1995.
- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, Auguste de, *Tribulat Bonhomet*, Paris, Tresse & Stock, 1887.